

La Journée du Dimanche

Par E. Jaloux

JE m'en souviens bien, c'était un dimanche. Je n'aimais pas beaucoup ce jour-là; on me coiffait longuement et minutieusement, on m'habillait avec plus d'élégance que de coutume, et tout cela ne se passait point sans que je fusse un peu bousculé et pas mal grondé. Ensuite, nous allions à la messe, ce qui ne m'amusaît pas davantage; j'avais un livre, et je devais y suivre la cérémonie. Je le revois, ce pauvre livre: il était étroit et long, avec une reliure molle, dont les coins se tordaient et dont la couleur bleue semblait râpée. Je ne savais jamais où en était le prêtre. De temps en temps, je questionnais ma mère; elle m'indiquait un passage de son doigt ganté, et je lisais, je lisais, avidement, sans aucun souci d'être en rapport avec l'office, puis, quand j'avais une grande avance, je m'arrêtais et tombais dans une méditation profonde. J'étais surtout vexé qu'on me défendit de parler et de tourner la tête quand j'entendais quelqu'un remuer derrière ma chaise.

Mais le plus terrible, le dimanche, c'était l'après-midi. Mon père avait des idées simples; il voulait que sa femme mit sa plus belle robe et que nous sortissions ensemble. Elle était tout jeune et bien jolie, et il était fier de la montrer à son bras et d'avoir l'air de dire aux gens:

—C'est moi qui suis le mari de cette délicieuse créature...

Mais elle ne prenait pas le même plaisir que lui, elle était loin de partager sur la vie toutes ses opinions,—peut-être même n'en partageait-elle aucune,—et la raison pour laquelle ces deux êtres s'étaient réunis, Dieu seul la sait!

Nous allions donc errer là où les bourgeois du dimanche se réunissent, sous les grands arbres des jardins publics et des boulevards. Je crois que cette lente pro-

menade solennelle m'ennuyait autant que ma mère. En revenant, nous entrions souvent dans un café,—toujours le même. On me donnait un "canard" et je m'amusais longuement de voir le café à la crème creuser un minuscule Maelström dans le verre de papa, quand on y tournait, très vite, une petite cuiller. Après quoi, mon père tenait à ce que l'on rendît visite à sa soeur. Elle était mariée avec un avoué et avait quatre enfants. C'était une petite femme grosse, rouge, remuante, tracassière, avec une figure large et toujours luisante, comme si on l'huilait chaque matin de peur d'en entendre grincer les articulations. Mais, hélas! on n'huilait pas de même les ressorts de son caractère, et ils en auraient eu grand besoin. Elle détestait sa belle-soeur; chaque dimanche, elle lui adressait des paroles désagréables, parce qu'elle était trop élégante, ou parce qu'elle n'avait qu'un fils, ou parce qu'elle était trop jeune, ou bien, encore, elle établissait des comparaisons fâcheuses entre mon individu et ses quatre rejetons, voyous malpropres, bruyants et grossiers, toujours ivres d'une joie de cannibales et qui me martyrisaient par leurs farces brutales et surnoisées. Ma mère et moi, nous nous entendions secrètement dans la même haine et le même mépris de cette famille, que mon père adorait. Et le soir, au retour, mes parents se disputaient, maman déclarant que c'était la dernière fois qu'elle mettait les pieds chez sa belle-soeur Irma, qui n'était bonne qu'à la rabrouer, et, lui, répondant à ma mère qu'elle était d'une susceptibilité ridicule, que sa soeur était excellente et qu'il n'allait pas se fâcher avec elle pour de sottes histoires de femmes... Non, le dimanche n'était pas un jour bien gai...